

« Je vais là où mon instinct m'emmène »

« I FEEL GOOD » Rencontre avec Jean Dujardin, acteur du Sud-Ouest, producteur et citoyen du monde. Concerné par l'époque, soucieux de son métier, honnête homme

RECUEILLI PAR SOPHIE AVON

s.avon@sudouest.fr

Tourné au village d'Ermautis de Lescar-Pau, « I feel good », de Gustave Kervern et Benoît Delépine, donne à Jean Dujardin l'occasion d'un nouveau personnage de « taré attachant », frère de Yolande Moreau.

« Sud Ouest » Vous étiez prêt à travailler avec Benoît Delépine et Gustave Kervern quel que soit le sujet ?

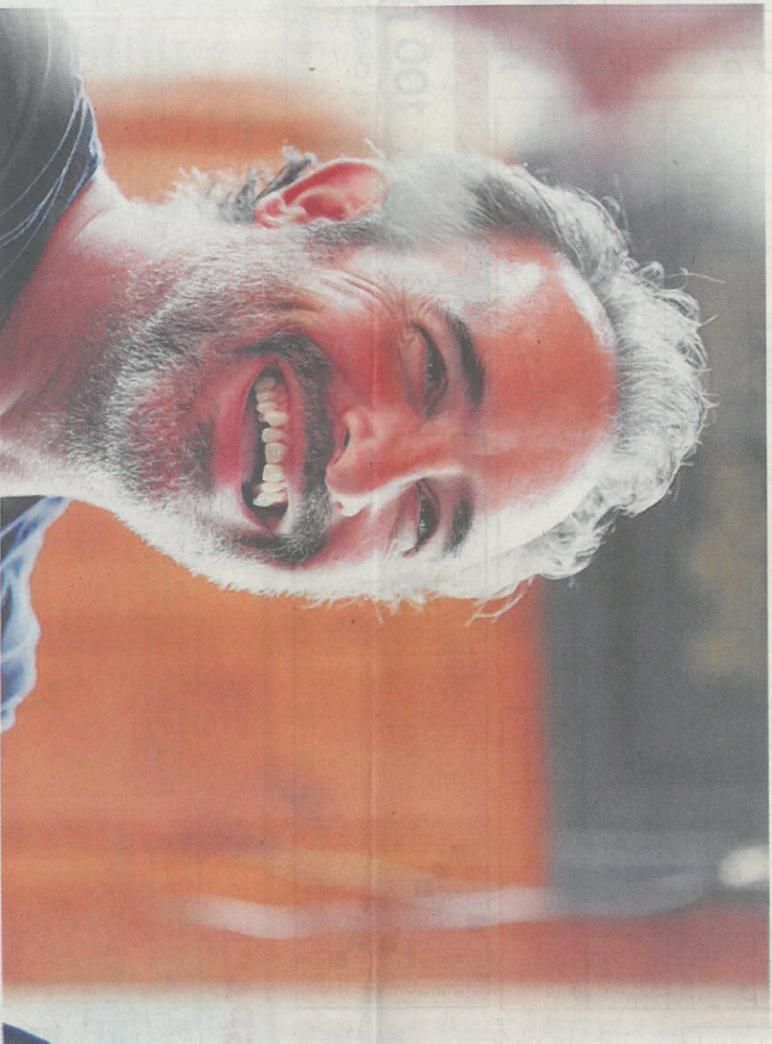
Jean Dujardin Non, je ne suis jamais prêt à travailler avec quelqu'un quel que soit le sujet. C'est le scénario qui compte, j'ai déjà refusé des metteurs en scène importants parce que je ne me voyais pas dans leur projet. Ce n'est pas une bonne chose de choisir en fonction du nom des réalisateurs.

Vous n'avez jamais regretté ?

Non, je ne regrette jamais. Et puis, je ne conçois pas mon métier comme un catalogue, je vais là où l'instinct et le sujet m'emmènent. En l'occurrence, là où la profondeur et la poésie de Kervern et Delépine m'ont emmené. Je pressentais que j'allais m'amusser. Déjà, leur écriture, leurs fulgurances, leurs dialogues... Ils ne sont pas passivement à écrire comme ça. Et puis le film rend hommage au village d'Ermautis, à cette communauté, à cette utopie qui n'en est pas une puisqu'elle fonctionne très bien.

Comment rentre-t-on dans un film de Kervern et Delépine ?

On se remille deux trois jours, on regarde à quoi le film ressemble : eux aussi, ils découvrent leur film en le fabriquant. On a dû se voir deux fois avant le tournage, et encore, c'était pour bouffer... Les choses se passent un peu comme avec Bertrand Blier qui ne fait pas de lecture, il a une musique, une partition, mais tant qu'on ne la travaille pas, on ne sait pas bien ce que c'est. De mon côté, je suis arrivé avec beaucoup de disponibilité en leur disant : me ne regardez pas comme si j'étais un



Dans « I feel good », Jean Dujardin campe Jacques, un bon à rien obsédé par l'argent qui débarque chez sa sœur (Yolande Moreau) à Ermautis Lescar-Pau. PHOTO DAVID LEDEBOC / « SUD OUEST »

fournisseur de grimaces et d'effets, je vais essayer de me fondre dans votre univers, d'être le plus disponible possible, Jacques est con, arrogant, de tous les tarés que j'ai joués, il est le plus gros, mais il a cette vulnérabilité qui en fait un personnage attachant. Donc, à partir de là, je peux balancer toutes les horreurs dont je suis capable.

Vous le voyez aussi horrible ?

Oui, c'est un cliché sur pattes, il ne fait que répéter tout ce qu'il entend, sur le capitalisme, sur l'individualisme, sur le moyen de créer une start-up. Il n'a même pas envie de créer une start-up, il veut juste devenir riche, tout seul. Cela dit, aller voir sur Instagram et vous verrez que ce n'est pas rare, le fantasme de l'argent facile.

Le film évite pourtant de donner des leçons...

Oui, l'idée, c'était d'abord de parler de ce village de Lescar-Pau et de montrer que l'espoir, l'humanité, les aspirations nobles peuvent venir aussi d'initiatives locales qui sont assez formidables. Au fond, Jacques est un véhicule pour balancer tout ce qui préoccupe Kervern et Delépine. Tout ce qui nous préoccupe, nous. La sur-

consommation, l'écologie, le recyclage. Au village, il arrive chaque jour des bennes et des bennes de trucs. Ils ne réparent pas tout, ce n'est pas possible, mais on recycle, revend. Le village est tel qu'on le voit dans le film : sept hectares où chacun construit la maison qu'il veut et où l'ensemble s'autogère de manière assez admirable. La seule discipline, c'est de manger ensemble le midi.

Vous mangiez avec eux ?

Oui, bien sûr.

Cela vous a remué ?

Ça remue si on vit dans une cave ou dans une tour. Mais on est quand même un peu au courant de ce qui se passe dans le monde. Donc, cela vous envoie de la chaleur, vous êtes face à l'essentiel et vous voyez des gens qui vont bien. On intègre et on écoute beaucoup quand on va là-bas. C'était ça que voulaient aussi, Kervern et Delépine, que cela infuse en moi.

À quoi ressemblait le tournage ?

Une toute petite équipe, pas de marques au sol, on a l'impression de tourner un film qui ne va jamais sortir. On n'improvise pas, c'est au cor-

deau, très écrit, et je peux vous dire que j'avais le cerveau en ébullition. Le texte est très imagé, pas évident à dire, mais c'est une contrainte que j'ai acceptée bien volontiers, je savais ce que je venais chercher.

Les gens du village vous connaissent ?

Oui, je pense qu'ils me connaissent au départ grâce à la télé. Pas trop par le cinéma, ils n'étaient pas du tout impressionnés en tout cas, on n'est pas arrivés avec des cars lo-

« Quand on est [à Ermautis] et qu'on voit tous ces objets cabossés réparés par des gens cabossés, on réfléchit »

soit venus quelques jours avant aussi, c'était bien, j'ai de la famille à Lestelle-Béharraïn, en plus, ça aidait. Rien n'était feint, personne n'avait besoin de faire semblant.

Le film remet en question les idéologies...

Oui, il met en garde contre les dogmes : le capitalisme, le commu-

nisme, toutes ces solutions politiques qui n'en sont pas alors qu'il existe des choses efficaces qui sans être politiques, se révèlent utiles. Et c'est peut-être aussi le rôle du cinéma de montrer ça pour faire réfléchir. Quand on est dans ce village et qu'on voit tous ces objets cabossés réparés par des gens cabossés, on réfléchit. On n'a pas besoin de tant de choses. On peut se libérer de beaucoup de choses.

Vous vous êtes libéré ?

Je n'ai jamais eu des réflexes de possession, je ne suis pas très garçon sur les voitures, par exemple, sur les objets en général, je m'en fiche, je sais pourquoi je fais ce métier : pour avoir des émotions et des sensations. L'avis ne m'intéresse pas. Être quelqu'un, c'est ça qui me fait vivre.

Produire des films dans cette économie-là aussi ?

Oui, c'est important, ce qui ne veut pas dire que je n'irai pas aussi dans une grosse production si le projet me plaît, mais je veux que ces films-là puissent vivre. Donc, je produis avec mon frère. Et quand j'entends que j'ai pris une énorme somme sur « The Artist » par exemple, un film met en noir et blanc, je suis vraiment furax parce que ce n'est pas vrai. Si j'avais pris ce dont on m'a accusé, le film n'aurait jamais vu le jour. On ne peut vraiment pas me faire un procès de ce genre, je sais pourquoi je tourne les films que je tourne. Pour être un autre.

Pas de réalisation possible, alors ?

Non, je n'ai pas grand-chose à raconter. Et il y a des gens plus doués que moi pour ça. Le plus beau métier du monde, pour moi, c'est quand même d'initier un projet et de l'interpréter. Faire sa salle de jeu et jouer dedans, quoi de mieux ?

Pas de projet américain non plus ?

Non, ce n'est pas du tout ma vie, et j'aime jouer dans ma langue. On a un jeu très intimiste en France, eux ont un jeu poussé lié à leur langue. Quand je tournais avec George Clooney, il trouvait que je n'étais pas assez expressif... Ça ne veut pas dire que je n'y retournerai pas si on me propose un beau sujet, mais franchement, je n'ai jamais compris ce Graal outre-Atlantique. En France, on a un cinéma varié, très fort, très créatif, subversif, et je suis un peu chauvin là-dessus, pardon.